

Rien de nouveau sous le soleil, que des bergers... Je change au cas où tu m'écoutes

jaime Vallaire

Number 76, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46152ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallaire, j. (2000). Rien de nouveau sous le soleil, que des bergers... Je change au cas où tu m'écoutes. *Inter*, (76), 27–29.

SOLEIL, QUE DES BERGERS...
JE CHANGE

Jaime VALLAURE

L'auteur de ce texte présuppose dans toute cette manœuvre un fort intérêt ethnologique à l'égard des rituels des peuples moins civilisés, une volonté de connaître. À quoi se consacrent-ils ? Comment sont-ils organisés ? Comment se sont-ils compris ?

Il est logique que le lecteur éprouve une certaine curiosité à observer de loin des tribus quelque peu pittoresques, légèrement exotiques et ayant une longue tradition de ritualisme ancestral qui affecte plusieurs de leurs composantes (les jeux sauvages impliquant des animaux devant une cape rouge, une passion pour la disposition des aliments autour d'une table ou les spectaculaires défilés de masques pointus qui jettent sur les épaules une figure en bois polychromée).

Il est possible que le lecteur se sente un peu anxieux à l'idée de connaître des comportements humains jamais vus jusqu'alors, de découvrir des formes singulières de manifestation sociale.

Tam-tamtamtan-tan

Le tambour déçoit. Il tente de rompre les mécanismes d'anxiété. Il prétend ne pas générer d'attentes. Il essaie pauvrement – il est dépourvu d'un vocabulaire vaste et somptueux – de raconter comment presque tous désirent émigrer, faire le saut vers la civilisation éblouissante, abandonner ces *contrées* pour les promesses d'une renommée assurée, cesser de personnifier un jeu localiste sans transcendance qui n'importe déjà plus à personne et qui ne sert qu'à maintenir une cohésion sociale à l'image et à la ressemblance des empires lointains. Le tam-tam essaie de raconter... pourquoi personne n'aborde cette anxiété migratoire, partagée et silencieuse (?)

Tamtamtataaaamtataammm

L'anxiété migratoire est directement liée aux pasquinades de couleurs qui tombent du ciel. Avec une fréquence chaque jour accrue, des avions survolent nos cabanes en jetant des tonnes de papiers brillants remplis de missives aussi incompréhensibles que fascinantes. La plupart des membres de la tribu passent la journée à regarder le ciel, en attendant ces moments magiques. Ils essaient d'attraper le plus de petits papiers possibles et ils se retirent au loin dans un endroit recouvert afin de les étudier minutieusement. Il s'agit d'un moment curieux pour le visiteur.

Pour celui qui fait résonner le tambour, il est désolant et triste de vérifier comment ses frères se vantent de pasticher les postures et les gestes représentés sur les images humaines révélées par les petits papiers. Des milliers d'heures consacrées à l'étude consciencieuse de la ressemblance. Des milliers d'heures à incuber le désir d'obtenir les étranges et merveilleux objets que les petits papiers montrent en quadrichronie encapsulée.

Quelques touristes échangent des gommes à mâcher contre des lances.

Honorable lecteur,

Vous me lisez en français, sans que j'aie aucune idée de cette langue. Je vous écris en espagnol – langue peu usuelle dans les forums internationaux – et de cette langue il ne devrait rester que très peu dans le texte. Sauf que je me propose le contraire. Par exemple, je pourrais vous dire « medina de rioseco, alcazar de san juan, benidorm, ceuta, melilla y las canarias » comme ça, tout en minuscules – provoquant ainsi quelques inexactitudes orthographiques permanentes – tandis que vous continueriez à ne rien comprendre, à ne pas savoir ce que je veux vous dire.

Je pourrais aussi m'obstiner à trouver des mots universels – ces mots qui font notre orgueil quand nous voyageons au delà de nos contrées immédiates. Et cette obstination pourrait dériver de la nécessité d'authentifier ce discours, de le rendre plus proche de cette heure et de ce moment où j'écris.

Fabada, Paella, Torero, Real Madrid, Barça, Sevillana, Flamenco, Tortilla de Patata.

Vous me comprenez ? Savez-vous de quoi je vous parle ?

Allô ? Êtes-vous là ?

Cher lecteur,

Je suis sûr que si je vous écris ceci :

[illegible]

... vous allez penser que dans ce pays nous n'avons pas encore évolué suffisamment.

C'est dommage.

Bien à vous.

Cher lecteur,
Je crois que je n'ai rien d'intéressant à vous raconter, malgré tout ce que je pourrais vous dire.
Je suis dans l'attente de quelque chose de digne de mention.
Salutations.

Cher lecteur,
Je crois que vous devriez savoir – au cas où vous l'ignoriez – que la plupart des auteurs des textes de ce dossier sont condamnés à ne pas se comprendre. En plus, ils profitent de la moindre opportunité d'écrire pour s'attaquer, engendrant des histoires et des contre-histoires d'événements volatils et immanents. Je suppose qu'ils vont aussi rivaliser par le nombre et la dimension des photographies.

Eh bien, vous devriez aussi savoir que nous nous aimons beaucoup maintenant, plus qu'il y a dix ans. Comprenez-vous ?

Moi non plus.

Grosse bise.

Cher lecteur,
Je crois qu'est venu le moment de vous faire percevoir que dans ces contrées nous ne sommes pas déconnectés. Que nous sommes capables aussi d'être à la fine pointe – toujours avec quelques minutes de retard – dans les événements esthétiques-plastiques.

À vrai dire, je ne sais pas comment...

¿?



Acción en calderas con vigilancia. Photo : Jaime VALLAURE.

Cher lecteur,

A

Avec ce texte, cela fait déjà sept tentatives d'écrire quelque chose de digne, de décent, de passable. Le temps presse. Je suis le dernier du tour et le risque d'exclusion pour retard pèse sur ma tête.

Cette situation comporte certains avantages : j'ai pu lire le reste des articles et des chronologies et à cause de cela j'ai une vision plus vaste de l'ensemble que le reste des auteurs. Cela ravive mon esprit inné de polémiste. Réellement, il me vient des envies de citer point par point tout ce sur quoi je ne suis pas d'accord – ce qui serait considérable – et apporter ma vision de quelques événements et comportements qu'en dépit des années j'ai du mal à comprendre.

J'ai laissé mûrir un peu cette voie d'intervention et finalement je suis arrivé à la conclusion qu'elle est erronée, inexacte. Je pense que ce sont les travaux en direct [qui seront réalisés et présentés à Québec à l'invitation du LIEU en septembre 2000] que vous ne verrez sûrement pas – ce jour-là vous ne pourrez pas y assister parce que vous aurez d'autres choses plus importantes à faire, ou parce que vous en avez marre de sortir soir après soir, ou parce que vous serez dans une de ces saisons où la performance est inappropriée – qui pourraient solutionner ce point. Je considère cette désertion du public – convoqué ou pas – comme un fait insoluble, comme la conséquence inévitable du travail en direct. Sur ce constat repose une grande part de la vérité de ce travail – en marge de la qualité du travail ; le spectateur juge ce qu'il a devant lui sans intermédiaire médiatique de premier ordre (la grande structure de communication) ; il doit seulement prendre en considération le contexte spécifique de l'événement et le confronter à ses expériences antérieures.

Que les travaux se défendent d'eux-mêmes.

B

Il est possible qu'à ce stade vous m'ayez déjà classé : peu de densité dans les mots pour maintenir l'attention. Pour l'instant, puisque je suis en train d'écrire, je ne peux pas rendre compte du résultat final, mais ce que je peux vous dire c'est que je me suis obstiné à ne pas m'ennuyer.

C

Pardi, quelle intention prosaïque !

D

Tout a une logique. En écrivant ces lignes, je dois dire que quelque chose m'a toujours dégoûté : raconter une histoire peut être un acte à la fois héroïque et lourd, et, dans ces chemins de la marginalité, la narration peut arriver à générer un sommeil souvent désiré et rarement obtenu. En tout cas, et afin de résumer cette question, j'ai décidé de n'adopter ni une posture ni une terminologie savantes – cultivées par moi-même en d'autres temps et contextes – puisque le cas présent ne le requiert pas.

E

L'étape suivante, logique, serait de raconter un petit conte. Mais mes petits contes ont l'habitude d'avoir une conclusion morale avec des bons et des méchants – inévitable. Et, encore une fois, on en revient à la question principale du problème : les artistes s'entre-déchirent avec acharnement – comme s'ils n'avaient pas déjà suffisamment d'ennemis – , en se reprochant le manque de rigueur, de moralité et de principes.

F

Paradoxalement, je me trouve dans une situation pareille à celle qui m'est arrivée il y a quelques jours, alors que j'ai décidé d'abandonner les touches noires et sèches.

G

En définitive j'ai attendu. J'ai attendu quelques jours pour voir si quelque chose allait se passer, et de cette attente je tire la même conclusion. Mais aujourd'hui je ne peux plus attendre ; en fait, on m'a déjà attendu suffisamment. Le temps d'attente est arrivé à sa fin et l'article doit être écrit.

H

Plus je mets de lettres les unes derrière les autres et plus j'éprouve un grand plaisir à la sensation que ce texte n'aborde rien de concret et moins encore le thème qu'on supposerait voir traiter à l'intérieur d'un dossier sur la performance, l'art parallèle, marginal, alternatif d'un pays lointain aux teintes exotiques. Et ce plaisir résulte d'une pulsion interne qui m'envahit au moment de travailler en ces lieux [Québec] : ne pas faire ce que l'on attend de vous, ne pas répondre aux attentes engendrées par les autres, ne pas appliquer un vocabulaire qu'on n'a pas choisi, un vocabulaire imposé par une structure dominante qui, en fin de compte, finit par tout absorber au sein de l'histoire de l'art occidental.

Lecteur, je veux vous dire qu'après dix ans de pratique insistante en ces terrains parfois émouvants, je suis arrivé à la conclusion que ce n'est pas le moment pour moi d'écrire une histoire documentée – je l'ai déjà fait jadis – ou une proposition dogmatique de comportements alternatifs – j'ai aussi des articles à ce sujet – ou même un jeu méta ironique sur la performance et ses proches – déjà fait ça aussi.

K

Lo mi ricordo.

L

Je me souviens des années où nous commençons tous et où nous avons la sensation de découvrir l'Amérique. Cette expression de notre langage s'adapte à la perfection à un fait réel et contrasté : l'absence d'information culturelle de qualité dont notre pays a souffert jusqu'à il y a très peu de temps (encore actuellement, Madrid ne compte aucune librairie culturelle à la hauteur d'une capitale européenne). Il est très possible que cette absence de culture ait contribué à stimuler des comportements ingénus mais sincères ; qu'elle nous ait poussé vers des chemins découverts bien auparavant – il n'y avait rien à découvrir en Amérique, puisqu'elle était découverte depuis toujours – mais à partir du vécu personnel direct de l'artiste, de sa propre peau nue qui sent le regard du public en attente.

Ce manque de connaissances historiques qui nous affecte tant, qui nous éloigne tellement des centres de décision, nous a permis de poursuivre un parcours – chacun le sien – sans trop d'interruptions ou de tentations. C'est maintenant que la tentation, sous la forme de séjour à l'étranger, commence à générer de nouvelles prises de position, de nouvelles perspectives probablement plus riches à cause du contraste culturel, mais qui tendent inévitablement à nous pousser à embrasser un concept de culture marginale globale – un contresens idéologique.

Je me souviens du jour où on avait découvert que dans notre propre pays il y avait des gens en train de faire des choses pareilles aux nôtres. Sans se tromper, on peut comparer la surprise et l'illusion d'alors au comportement des chiens lorsqu'ils se rencontrent dans la rue : anxiété au contact, réponse irrépréhensible, puis combat ou copulation.

Dans nos contrées nous n'avons jamais été trop enclins à l'organisation sociale. En général, nos structures sont plutôt conditionnées par l'histoire, ou par des concepts importés d'ailleurs. Cela crée une difficulté – culturelle, innée ? – à unir les efforts et les idées, et implique une réalité où le travail indépendant s'impose ; c'est la norme. Pourtant, paradoxalement (ou peut-être est-ce le fruit direct d'une pratique où le contact est réel et nécessaire), nos petites histoires ont toujours préservé la nécessité d'être proches, ou bien pour nous aimer, ou bien pour nous mordre, et avec le passage du temps, je crois que nous sommes en train de commencer à nous asseoir tous ensemble autour d'une table et à rire un peu plus de nous-mêmes.

Je ne peux éviter de me souvenir de nos maîtres. Autant aimés que haïs. Maîtres oubliés par l'histoire d'ici et inexistants pour l'histoire de là-bas. Nos maîtres actifs, vivants, avaient été capables de nous transmettre la connaissance et l'expérience d'autres époques bien différentes de celle où, pour commencer, les villes étaient remplies de centaines d'actionnistes nocturnes : les mythiques veilleurs de nuit. Ces personnes ont traversé le temps de manière inégale, mais tous ont pu transmettre le témoignage à une génération décalée dans le temps, ils ont été capables d'attendre l'apparition de gens qui ont envie de travailler sur des questions non liées au cadre ou au socle.

Je me souviens de la sensation que quelques-uns parmi nous avaient d'être en train de faire quelque chose d'important, surtout quand c'était inexistant pour le reste des gens, ces artistes, critiques, et autres alliés de l'institution, qui ne se souciaient pas de cet art. Ce souvenir remonte à des années, quand il n'y avait pas moyen de présenter quoi que ce soit dans les institutions et que surgissait la nécessité impérieuse de générer des structures parallèles pour permettre d'autres modèles d'expression. Nous avons connu alors quelques gens qui ne sont plus actifs parmi nous. Comme beaucoup d'autres qui ne sont plus non plus parmi nous parce qu'ils se sont fatigués de mener une double vie – qui implique une grande usure au quotidien, une existence bicéphale où, principalement, d'un côté on alimente l'estomac et de l'autre l'esprit, une façon de vivre qui nous rapproche en une fraction de seconde des peintres de dimanche du XIX^e siècle et qui nous empêche de consacrer tout notre temps à l'illusion d'un avenir incertain. En dilettante, nous grappillons au temps ses fractions en commettant toutes sortes de trucs et d'insultes. Comme des amateurs sérieux nous contemplons avec stupeur comment nos congénères étrangers solutionnent la question alimentaire en un clin d'œil. Nous les envions. Mais notre réalité est telle et ceca nous donne une empreinte d'identité.

Dans cette réalité d'un pays de deuxième classe, d'un État qui aspire à être dans les forums culturels internationaux en arrivant toujours en retard, il y a des gens disposés à croire à d'autres manières de comprendre le comportement des créateurs en société. Ils sont peu nombreux mais en nombre suffisant. Ce sont ces gens anonymes qui souvent peuvent raviver une illusion qui s'était estompée avec le passage du temps.

Un souvenir plus récent me rappelle la sensation de découvrir des comportements qui ressemblent à des structures développées dans les pays « de première classe ». Cette pensée me ramène encore une fois à la difficulté de connexion entre les expériences *submersibles*, mais elle me transmet aussi la sensation de ne pas être seul, de savoir qu'il y a des intentions avec un *pli cérébral* pareil au nôtre. Dans les très rares moments de silence dont je peux jouir actuellement, cela me remplit de joie.

M

Le temps entre, peu à peu, imperturbable, dans nos corps. Son miroir nous renvoie le reflet d'une mode basée sur des modes antérieures qui ne sont pas vécues directement par ceux qui l'adoptent aujourd'hui. Et dans ces moments-là, cette dernière amène avec elle une influence à la fois étonnante et vide du triumvirat de Los Angeles. L'influence de BURDEN, de KELLEY et de Mc CARTHY sur tous les terrains dénote l'acceptation par les institutions publiques de comportements artistiques qualifiés de nouveaux mais vides de tout sens dans un contexte comme le nôtre – un autre tour de grande roue. Les nouvelles générations ne peuvent pas, et ne doivent pas non plus, avoir de contacts avec nous, condamnés à l'ostracisme institutionnel, soit par notre propre volonté dans certains cas, soit par invisibilité dans d'autres cas. Nous sommes, pour l'instant, toujours nuisibles, inexistants, indésirables, gênants et anachroniques.

N

Pourvu que nous puissions continuer à nous balancer sur ce trapèze sans filet pendant longtemps !

Ñ

Je crains que cela ne soit difficile.